

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

ON S'ABONNE chez
MM. FABRE et LE-
PROTON, Libraires, et
au Bureau du Journal, à
Montréal.

MÉLANGES RELIGIEUX.

—o—
RECUEIL PÉRIODIQUE.

PRIN D'ABONNE-
MENT, quatre piastres
pour l'année, cinq pas-
tres, par la poste, pay-
ables d'avance.

Vol. 4.

MONTREAL. MARDI, 30 AOUT 1842.

No. 18.

POLÉMIQUE CATHOLIQUE

DES BESOINS DE LA CONTROVERSE PHILOSOPHIQUE ET RELIGIEUSE.

Etat des esprits et caractère de la guerre contre l'Eglise.—Insuffisance des apologies catholiques.—Besoin de puiser dans les anciens apologistes.—Besoins du clergé; connaître et réfuter les erreurs nouvelles.—L'épiscopat aide le progrès des études religieuses.—Création de Mgr. l'évêque de Bayeux.—Comment les laïcs peuvent aider à la défense de la foi.—Secours à puiser dans les livres étrangers.

L'Eglise, ici-bas, a toujours été et sera toujours militante; sa vie est un combat acharné contre les passions qui, dans la sphère intellectuelle, se manifestent par l'hérésie et par le rationalisme. Ce duel de l'esprit de vie et de l'esprit de mort commença dans l'âme de notre premier père; il s'est agrandi avec la famille humaine: sans cesse il agit le monde, et tout homme en ressent plus ou moins les secousses et les déchirements. Quiconque, en effet, arrive ici-bas, est contraint, bon gré, malgré, de prendre part à cette lutte redoutable: il faut être pour l'Eglise, ou contre elle; pas de neutralité possible; car la prétention à la neutralité, c'est encore la guerre contre l'Eglise.

Certes, nous ne sommes pas à une époque de trêve. Il semble au contraire que nous touchions à un engagement général et décisif. On ne doit pas se le dissimuler, le scepticisme nous déborde de toutes parts. Sans doute le cynisme de Voltaire est passé de mode dans la société éclairée de nos villes savantes, mais il régné encore en pacha dans une grande partie de nos provinces, et il s'infiltré chaque jour davantage dans les classes inférieures. Et même dans les hautes classes intellectuelles qui se rapprochent de la foi, l'incrédulité n'est pas encore complètement vaincue. Depuis vingt ans, sans jeter l'injure et la malédiction au catholicisme, on a enseigné à la jeunesse que cette grande religion était seulement un *mort illustre*, dont la science du 19e. siècle devait faire l'*autopsie*. La presse périodique a traduit sous mille formes ce jugement solennel: on l'apprend aujourd'hui aux petits enfants, et il n'y a pas de *jeune France* passablement éduqué qui ne disserte pérorativement sur les *origines philosophiques* de l'Eglise, sur les *causes naturelles de sa lente formation*, de sa grandeur et de sa chute.

D'un autre côté le nombre des indifférens est immense; la foule paresseuse, incertaine et flottante, est à qui saura l'entraîner. Or, en ce moment, l'incrédulité redouble d'efforts pour arracher la victoire qui lui échappe. Il n'y a pas dans l'arsenal du 18e. siècle un sophisme tant soit peu spécieux que MM. Strauss, Salvator et P. Leroux, n'aient remis à néant. Tandis que le protestantisme expirant s'agit convulsivement pour étouffer l'Eglise dans une dernière étreinte, les vieilles bandes encyclopédistes se rallient de tous côtés sous les drapeaux du panthéisme allemand. Dès longtems formées à la lutte, elles marchent avec ensemble sous des chefs habiles; elles déploient une tactique nouvelle et des combinaisons stratégiques inconnues jusqu'à ce jour.

Malheur à nous catholiques, si dans cet état de choses, nous allions nous endormir sous nos tentes ! C'est l'heure de sortir, de former nos rangs, de nous compter et de préparer nos armées.

Grâce à Dieu, nos frères dans la foi ne sont pas restés inactifs jusqu'à ce jour ; ils ont compris que c'était sur le terrain de la presse périodique que tout se décide aujourd'hui, et, sur ce terrain, ils ont pris des positions d'où l'ennemi sera combattu avec avantage. Toutefois, nos adversaires sont si nombreux et si actifs, leurs attaques sont si persévérantes et si acharnées, qu'il nous faudrait chaque jour déployer une énergie plus grande pour assurer la victoire. Prenons garde aussi aux embûches qu'on nous dresse ; tenons les rangs serrés, ne laissons aucun vide, aucun intervalle, par où l'ennemi puisse entrer dans nos lignes !—Et, ici, qu'on nous permette de nous expliquer avec franchise, notre pensée n'a rien de méprisant pour personne.

I. Constatons d'abord les travaux qui se font pour la défense de la foi.— On s'efforce de pénétrer tous les secrets de l'antique orient ; toutes les vérités primitives sont recueillies avec une pieuse ardeur dans les Kings, dans les Védas, dans le Zend-Avesta ; l'archéologie interroge avec patience toutes les inscriptions de l'Égypte, de la Perse, de l'Indoustan, etc., pour obtenir des renseignements nouveaux sur les religions antiques. L'influence politique, sociale, économique, artistique et littéraire du catholicisme est justifiée complètement par les hommes les plus distingués de notre époque ; toutes les sciences enfin, depuis la linguistique jusqu'à l'anatomie comparée et à la géologie, sont forcées chaque jour de déposer en faveur de notre symbole !—Sans doute, tout cela est éminemment utile. Nous applaudissons de toutes nos forces à ces recherches précieuses, qui viennent si à propos au secours de notre foi. C'est une sorte de préparation évangélique merveilleusement appropriée aux besoins de notre époque. Mais cela ne suffit pas. Bien que la science apologetique doive s'approprier, s'assimiler tous ces éléments nouveaux, ils ne pourront jamais constituer sa base. Cette base, elle a été posée depuis longtemps par nos vieux apologistes, et rien ne saurait remplacer ses larges et profonds assises. Or, malheureusement elle est aujourd'hui oubliée, ensevelie dans l'ombre, et si bien cachée par les matériaux de fraîche date, que les laïcs, même les plus sérieux, ignorent généralement son existence. Qui étudie, je ne dirai pas Origène, Clément d'Alexandrie ou Eusèbe, mais du moins les traités plus récents de Grotius, de Huet, d'Abbadie, de Leland, de Lardner, de Baltus, de Bergier, de Bulet, etc. ? C'est à peine si Grégoire, grâce à sa forme légère et piquante, compte encore ça et là quelques rares lecteurs.

Certes, c'est là un mal, et un grand mal ; si tant d'esprits élevés se contentent aujourd'hui d'une admiration stérile pour le christianisme, c'est peut-être à cela qu'il faut s'en prendre. On ne leur parle guère que de la valeur esthétique, économique ou scientifique de notre religion ; ils ont cru naturellement qu'elle n'avait pas d'autres titres, et peu à peu ils en sont venus à la considérer comme un beau poème, une cathédrale sublime, un système grandiose, et rien de plus. Ils avoueraient sans peine que le christianisme a été un immense progrès, l'Église catholique une institution providentielle, la domination temporelle des papes un droit saint et sacré, ils s'inclinent devant la croix, symbole d'égalité, de fraternité, de réhabilitation universelle ; mais

n'allez pas pour cela les croire catholiques, ou seulement chrétiens; car l'Évangile n'est peut-être à leurs yeux qu'une *épopée démocratique et mystique*, un recueil d'allégories et de mythes que la philosophie doit expliquer, etc. Et peut-il bien en être autrement?—Quand on a grandi au milieu du rationalisme français ou allemand, sans même soupçonner l'existence de nos grands apologistes, on est intimement convaincu que les vieilles preuves du christianisme ont succombé à l'épreuve de la science; or, c'est tout ce que demandent aujourd'hui nos ennemis les plus habiles: admirez le symbole catholique comme une hypothèse capable de satisfaire à beaucoup d'exigences scientifiques, ils ne s'y opposeront pas; seulement, à les en croire, ce symbole ne vient ni de Jésus-Christ ni des apôtres: c'est le résultat d'un grand travail humanitaire; c'est un accident, une phase de *l'éternelle révélation de Dieu dans la nature et dans l'histoire*, un développement naturel et spontané des religions et des philosophies antiques, etc.—En un mot, dressez des autels à Jésus-Christ, aux apôtres, à Grégoire VII, à Vincent de Paul, ils ne viendront pas les briser, mais ils les placeront dans un Panthéon sacrilège où Bouddha, Confucius, Zoroastre, Platon, Mahomet, Luther Mirabeau, Hegel auront aussi un culte égal ou même supérieur.

Il ne suffit donc pas de montrer que le catholicisme a été une chose belle et utile, il faut se hâter d'en venir à la démonstration rigoureuse et fréquente de sa divine origine. Or, cette démonstration encore une fois, on ne pourra la donner qu'en appropriant à la controverse actuelle les travaux impérissables des anciens apologistes. Il faut prouver que la base antique de notre foi n'a été renversée, ni par la philosophie matérialiste du 13^e. siècle, ni par l'idéalisme sceptique du 19^e.; qu'elle résiste à l'analyse subtile du docteur Strauss, comme au sarcasme de Voltaire, et que les hypothèses fastueuses imaginées pour expliquer l'histoire de l'église s'évanouissent dès qu'on les touche.

Pour initier les laïcs à la science apologétique, il serait urgent de faire le dépouillement des travaux anciens depuis Origène, Hément d'Alexandrie, et Eusèbe, jusqu'à Leland, Bergier et Bullet; on montrerait combien sont solides ces travaux si dédaignés et combien ils importent dans la controverse actuelle. Assurément, cet inventaire des richesses amassées par la philosophie et la théologie catholique surprendrait bien des lecteurs, même fort instruits. Qui soupçonne, en effet, que les erreurs fondamentales de MM. Leroux, Strauss, Salvador, etc., ont été réfutées d'avance? C'est pourtant ce qui ressortirait de ce travail. Sous les formes surannées de nos vieux apologistes, apparaîtrait une substance toujours jeune, une vie toujours nouvelle. Changeant de vêtement et d'allure, ils rentreraient enfin dans le cercle de la science contemporaine, qui serait émerveillée de leur trouver tant de bon sens et d'érudition!

Tel est, ce nous semble, le premier besoin des laïcs sérieux qui se dévouent à la défense du Christianisme, et qui, sans ce guide, pourraient faire fausse route. Voyons maintenant quels sont les besoins du clergé.

II. Pour suivre tous les mouvemens de la controverse actuelle, pour observer toutes les marches et contre-marches du rationalisme et de l'hérésie, il faudrait une fortune et des loisirs qui manquent à la plupart des prêtres. Quel est le curé ou le vicaire qui peut acheter et étudier tous les livres qui

se publient chaque jour pour ou contre la religion ? Quand on est absorbé par les fonctions du saint ministère, quand on est chaque jour en face des indigens dans la détresse, peut-on se dérober à tous ses devoirs pour creuser les abstractions de Kant, de Fichte, de Schelling, de Hegel, pour dénicher tous les sophismes de Voltaire, de Rousseau et des encyclopédistes ; pour soumettre à une rigoureuse analyse les théories de Strauss, de Salvator ou de M. Le-roux, etc.—Il faudrait avoir à sa disposition une bibliothèque riche, bien choisie, et, ce qui est plus rare encore, cinq ou six années d'étude libre. Combien d'hommes réunissent à ces conditions le talent et la science nécessaires pour lire sans danger tous ces écrivains !—Et, cependant, de ces sources empoisonnées des flots d'erreurs s'épanchent incessamment dans la société, par l'enseignement, par les *revues* et les *feuilletons* du journal. Le prêtre, qui se souvient des exemples de son maître, et poursuit avec amour les âmes égarées sur toutes les routes du monde, le prêtre se trouvera donc nécessairement un jour ou l'autre en face de mille doutes, de mille objections imprévues. Or, il importe à sa dignité, il importe, au salut des âmes qu'il puisse comprendre et éclairer tous ces doutes, résoudre toutes ces objections, abaisser toute orgueil qui s'élève contre la foi. Il importe surtout que le clergé sache attirer et diriger la jeunesse de nos écoles savaïnes. Or, cette jeunesse au sein de laquelle l'avenir germe en ce moment, le rationalisme l'a prise au berceau, il l'a nourrie de son lait, il a injecté dans toutes ses veines des principes de dissolution et de mort. Voilà pourquoi elle souffre ; voilà pourquoi elle s'agite et se débat dans le désespoir. Voilà pourquoi elle cherche le repos dans la mort et une dernière joie dans l'orgie ;—Prêtres, c'est à nous de la guérir ; Dieu le veut, Dieu le veut !

Mais pour réussir dans cette grande et difficile entreprise, d'où dépend le sort de notre patrie, il faut connaître à fond les idées et même le langage de toutes les erreurs contemporaines. Eussiez-vous mille fois raison, eussiez-vous les preuves les plus solides en faveur de vos croyances, on ne vous comprendra pas, on ne vous écouterait même pas : on vous tournera le dos, si vous paraissez ignorer les idées de votre époque. C'est là malheureusement un fait d'expérience journalière. Notre siècle a si profondément rompu avec le passé qu'il ne le comprend pas, si l'on ne prend la peine de le lui traduire. Il s'est enfié de son excellence, de son infailibilité, de son incomparable supériorité sur tous les siècles, au point qu'il refuse de s'entendre avec quiconque n'a pas arboré ses couleurs.—Malheur à qui n'a pour lui que la vérité, le bon sens, et la science du passé. Le présent n'estime que lui-même et ne veut relever que de lui-même.

Il ne suffit donc plus de connaître les travaux des anciens apologistes, il faut aussi étudier à fond l'état de la controverse actuelle. Il est bon sans doute, de pouvoir réfuter le rationalisme d'autrefois, parcequ'il y a toujours des incrédules retardaires ; mais il faut aussi, il faut surtout pouvoir répondre au rationalisme d'aujourd'hui, à l'objection du jour.

Puissent tous les prêtres, voués à l'enseignement de la théologie et de la philosophie, être vivement frappé de ces considérations ! Puissent leur position et leurs besoins les amener tous à rechercher dans les anciens apologistes une solution des erreurs nouvelles ! Cette solution, ils la trouveront aussi complète qu'ils peuvent le désirer. Alors le présent et le passé se comprennent

dront ; leurs antipathies s'évanouiront d'elles-mêmes. Ils feront une sainte alliance et l'avenir sera sauvé.

III. Certes, ce que nous demandons ici est déjà bien commencé. Depuis quelques années surtout un progrès générale se manifeste dans les études ecclésiastiques ; et ce mouvement ne peut plus être arrêté, parce que c'est l'autorité légitime, c'est l'épiscopat lui-même qui le provoque et le dirige. Grâce soient rendues à nos vénérables évêques ! Après avoir défendu le clergé de France contre l'esprit de système, ils travaillent maintenant avec une sainte émulation à satisfaire tous les besoins nouveaux, et à développer régulièrement toutes les parties de la science religieuse. Une ardeur aveugle, une imagination trop ardente, pourraient peut-être les accuser de lenteur ; mais pour cela il faudrait méconnaître les innombrables obstacles que la meilleure volonté rencontre à chaque pas. D'ailleurs rien de ce qui se fait bien ne se fait vite. Toutes les innovations légitimes et durables naissent et grandissent d'une manière presque insensible ; “ *Nemo tepentē fil summus*, disait le grand et saint pape Grégoire VII, *et alta edificia paulatim edificantur.* ” Patience donc, patience ! Le levain fermente, et il aura bientôt gagné toute la masse. Laissez agir la providence : elle a jeté dans la terre le grain de sénévé, elle saura bien en faire servir un arbre puissant et fécond dont les générations futures recueilleront les fruits.

Mais pour assurer l'avenir, il faut, comme nous l'avons dit, renouer au passé le présent qui flotte à tous les vents. Il faut ressaisir fortement les antiques et impérissables traditions de la science catholique, faire pour notre époque ce que les pères, les docteurs, les théologiens, les apologistes d'autrefois, faisaient pour leur temps ; donner à la vérité immuable et à ses preuves immuables l'intérêt de la nouveauté, de l'actualité, en les opposant perpétuellement aux erreurs contemporaines. Il n'y a peut-être pas dans l'enseignement de la philosophie, du dogme, de la morale, de la discipline, de l'histoire religieuse, de l'herméneutique sacrée, etc., une seule question de quelque importance qui ne puisse être vivifiée de cette manière, et dont l'étude ne devienne ainsi attrayante pour les esprits même paresseux et indifférens. N'est-ce pas là l'exemple que nous ont légué nos ancêtres ? Saint Irénée, Clément d'Alexandrie, Origène, Tertullien, Eusèbe, saint Augustin, saint Thomas, et plus récemment Bossuet, Fénelon et Guéné, n'allaient pas chercher les ombres des ennemis morts depuis longtemps ; mais ils luttaienent corps à corps avec toutes les erreurs vivantes et c'est ce qui rendait leurs ouvrages si populaires. Il ne se publiait pas contre la religion un seul livre, une seule brochure dont ils ne prissent connaissance, et qu'ils ne réfutassent sur le champ.

Je sais bien qu'aujourd'hui il est presque impossible de saisir ainsi chaque erreur à sa naissance pour l'étouffer ; car les ennemis de la vérité se sont multipliés presque à l'infini, et ils puisent dans leurs passions, dans leur haine fanatique, une activité infatigable. Les défenseurs de la vérité sont au contraire, moins nombreux que jamais ; une révolution sanglante les a décimés ; elle a interrompu tous les développemens de la science ecclésiastique, en dispersant les ordres religieux qui se consacraient à les conserver et à les perfectionner. Le temps, première condition de tout progrès dans l'étude, manque à la plupart d'entre nous. Mais loin que ces faits déplorable puissent

justifier une coupable indulgence, ils doivent exciter en nous un ardeur toujours plus grande. Ne serait-il pas honteux que la vérité inspirât moins d'amour, de dévouement que l'erreur ? Il me semble qu'il n'y a rien de plus propre à enflammer toute âme élevée et croyante que le spectacle de la société actuelle. De toutes parts, l'homme s'agite, se fatigue, sue et se tourmente pour produire, pour inventer quelque chose ; le marin s'enfonce dans les glaces du pôle pour y découvrir des terres inconnues ; l'industriel use sa vie à chercher pour ses machines quelques perfectionnemens nouveaux ; le chimiste passe ses jours et souvent ses nuits courlé sur ses reusets ; il est des érudits qui ont perdu la vue à déchiffrer de vieux manuscrits ; des philosophes plissent leurs fronts chauves de rides prématurées, pour éclaircir quelques formules obscures des systèmes antiques, ou pour substituer à ces systèmes des utopies qui mourront demain, sans obtenir peut-être un instant d'attention ! Et au milieu de cette activité fébrile, le théologien, l'apologiste restent froidement dans l'inaction ? Ils seraient moins pour la cause de Dieu, pour le salut de leurs frères, qu'on ne fait de toutes parts pour de misérables leurres, qui échappent toujours, pour l'amour du mensonge, pour la gloire du vice, pour la perte des âmes ! Ils seraient moins pour ramener sur le chemin du ciel les esprits égarés, que les impies ne font pour élargir la route de l'enfer ! Non, il ne saurait en être ainsi. La charité, le dévouement ne se laisseront pas surpasser par l'égoïsme.

Nos ennemis sont nombreux, il est vrai ; mais n'importe. De quelque côté qu'ils se lèvent, ils trouveront toujours quelque sentinelle vigilante debout aux avant-postes pour jeter le cri d'alarme et repousser leur invasion.— Nos ennemis sont nombreux mais ils sont divisés ; mais ils se combattent et se détruisent les uns les autres, et nous n'avons, pour ainsi dire, qu'à constater leurs défaites.— Ils sont nombreux ; mais autant ils sont forts, quand ils se font mutuellement la guerre, autant ils sont faibles quand ils veulent lutter contre nous.— Ils sont nombreux ; mais depuis 18 siècles nos pères n'ont cessé de battre leurs péres et quelque brillante que soient leurs armes, elles sont é-moussées depuis longtems.— Ils sont nombreux, mais Dieu est pour nous. Il a promis l'immortalité à son Eglise ; et, à toutes les époques critiques, il produit dans son sein des forces nouvelles à mesure que se multiplient les dangers.— Ils sont nombreux, mais nous aussi nous serons nombreux quand nous le voudrons. Pompée disait qu'il n'avait qu'à frapper du pied la terre, pour en faire sortir des armées ; ce n'était là qu'un fastueux mensonge ; mais le catholicisme a opéré ce prodige toutes les fois qu'il en a eu besoin.

IV. Et de nos jours encore ne voyons-nous pas quelque chose d'analogue se manifester autour de nous ? Partout où un évêque entreprend de fonder quelque institution nouvelle pour la défense et la propagation de la foi, ou pour le progrès des sciences religieuses, ne voit-il pas les sympathies les plus ardentes accourir de toutes parts à son aide ? Et ici qu'on nous permette d'en citer un seul exemple. Il nous a touché trop vivement pour que nous puissions le passer sous silence.

Il y a quelques années, Mgr. l'évêque de Bayeux créa dans son grand-séminaire des cours destinés à satisfaire des besoins inconnus autrefois, et l'un de ces cours nous fut confié ! Or, non-seulement des souscriptions volontaires furent organisées pour subvenir aux dépenses que nécessitait la construc-

tion d'un bâtiment nouveau ; mais des hommes habiles ont voulu aussi contribuer par leurs travaux aux succès des études. Des laïques, des gentils-hommes sont venus mettre, pour ainsi dire, à notre service leur science et leurs loisirs. Pour faciliter et compléter nos recherches, ils ont traduit des volumes entiers d'une philosophie abstraite ou d'une érudition compliquée et fatigante ; et, grâce à eux, nous pourrions faire connaître aux lecteurs des *Annales* les travaux les plus importants de l'Allemagne, de l'Italie et de l'Angleterre. Ils ont voulu imiter leurs pères qui allaient à la croisade pour la gloire du Christ et la défense de l'Eglise ; et ils ont entrepris une guerre sainte contre des ennemis plus dangereux et plus impies que les Sarrasins. Avec un désintéressement chevaleresque, ils ont mis une seule condition à leurs engagements, c'est que le voile de l'anonyme les cachera toujours, que nous retoucherons leurs travaux, et que nous y mettrons notre nom. Et en traçant ces lignes à leur insu, nous avons à craindre de blesser leur modestie !

Voilà ce que nous avons vu avec une émotion profonde, et ce que nous avons besoin de publier ; voilà ce que l'esprit de foi et le dévouement qu'il inspire font encore de nos jours, à une époque d'égoïsme vaniteux et de cupidité insatiable, où le talent est devenu une marchandise qui se met à l'encan et se vend au plus offrant, où l'on se fait annoncer par tous les journaux dès qu'on s'imagine avoir une idée, où des hommes célèbres ont vécu longtemps sur la gloire d'une traduction et d'une préface !

Que ces exemples inspirent une noble émulation à tous ceux qui peuvent les imiter ; que chacun travaille pour sa part et selon ses forces ; et l'on verra bientôt l'édifice des sciences religieuses s'élever, assise par assise, dans les proportions les plus vastes et les plus majestueuses. Sans doute il est difficile de faire un bon livre ; ce sera toujours là le privilège d'un petit nombre ; mais combien d'hommes pourraient s'élever avec de l'ardeur et de la patience au rôle plus modeste de traducteur. Or, une bonne traduction fait connaître un bon livre. Et ici encore nos adversaires peuvent nous servir de modèle ; car ils ne cessent d'employer ce moyen si puissant de propagande. Il ne paraît pas à l'étranger un livre utile à leur cause que ce livre ne soit traduit presque immédiatement. C'est ainsi que les systèmes allemands ont passé la frontière et nous ont envahis. Nos rationalistes français vivent presque uniquement des emprunts qu'ils ont faits à l'incrédulité germanique ; ils ont découvert au-delà du Rhin un *nouveau monde* que sa langue rendait inabordable à la foule ; sous une atmosphère obscure cette Inde mystérieuse nourrissait des populations d'érudits, de philosophes, de poètes, occupés sans relâche à amasser des trésors scientifiques et littéraires. Depuis que madame de Staël et Charles de Villers nous ont révélé cette merveilleuse contrée, des nuées de littérateurs sont allés s'abattre sur les universités de Gœttingue, d'Iéna, de Berlin et d'Heidelberg, pour les dépouilles de leurs richesses. Aujourd'hui tous les ouvrages les plus célèbres et les plus dangereux de Lessing, de Herder, de Goëthe, de Kant, de Fichte, de Schelling, de Creuzer, de Hegel, de Strauss, etc., etc., sont traduits ou vont l'être.

Pendant quelques années, des incrédules ayant seuls l'exploitation de la science Tudesque, ont cru qu'il n'y avait que des panthéistes de l'autre côté du Rhin ; mais des littérateurs catholiques dissipèrent bientôt cette illusion. Une colonie de jeunes français alla même s'établir à Munich pour y étudier

l'Allemagne orthodoxe. Dernièrement un de nos amis s'est encore fixé dans cette ville pour s'y vouer à la science religieuse. Guidés par ses indications, nous ferons connaître à nos lecteurs ce qui s'est publié et ce qui se publiera dans cette partie de l'Europe de plus important pour la controverse philosophique et religieuse. Déjà plusieurs ouvrages de Frédéric Schlegel, de Moëller, de Walther, de Ebeiner, etc., parmi les catholiques; et de Voigt, de Hurter, de Ranke, etc., parmi les protestans, ont passé dans notre langue: mais il y a encore bien des matériaux précieux à extraire de cette mine obscure. Ainsi, nous donnerons très prochainement dans ce *Recueil*, des analyses et des traductions partielles des meilleures *réfutations* de Strauss puis de la grande *Histoire de la philosophie*, par le savant et pieux Vindischmann, de l'*Histoire ecclésiastique*, par Doëllinger. L'Allemagne protestante, elle-même, viendra souvent à notre secours; car il faut que tous ses hommes les plus illustres soient incrédules, comme on le suppose trop souvent. Beaucoup se rapprochent de nous à la vue même de l'anarchie intellectuelle qu'a engendrée la réformation. Pour ne citer ici que les plus fameux exégètes, Tholuck, et surtout Hævernick, Hengstenberg, etc., nous fourniront les recherches les plus savantes et les plus utiles.

L'Italie offrirait encore de nombreuses ressources. Combien de savantes recherches, par exemple, ne sont pas enfouies dans cette *bibliothèque italienne* qui dépasse son 100e. volume. Mais, un des services les plus signalés que l'on puisse rendre aux études religieuses dans notre patrie, c'est de nous révéler les travaux de l'abbé Rosmini, cet homme prodigieux *qui illumine toute l'Italie de sa gloire* et dont la piété égale le génie. La collection de ses *œuvres* forme une véritable encyclopédie philosophique, où toutes les erreurs les plus subtiles du rationalisme allemand sont discutées avec une clarté et une profondeur étonnantes. Or, nous sommes heureux d'annoncer qu'un jeune ecclésiastique de nos amis travaille depuis deux ans pour en préparer une traduction, dont nous espérons mettre sous presse dans quelque tems les premiers volumes. C'est par des travaux de ce genre qu'on pourra, ce nous semble, féconder parmi nous les études philosophiques et religieuses. L'Eglise est un grand corps, dont tous les membres se servent mutuellement; le sang et la vie circulent de l'un à l'autre; et c'est ainsi qu'ils survivent à tous les coups; c'est ainsi qu'ils renouvellent leurs forces après les grandes crises. Harmonieux rapport, union intime de toutes les générations orthodoxes, dans le passé comme dans le présent, dans le tems comme dans l'espace, voilà le principe de notre grandeur. Gardons-nous bien de rester dans l'isolement par un orgueil absurde, et ne rougissons pas d'emprunter à nos pères et à nos frères un peu de leur superflu.

Soldat obscur de la grande armée qui se prépare maintenant à la guerre sainte, nous avons cherché où reposent les armes dont nous avons besoin; et, croyant l'avoir trouvé, nous l'avons dit à nos frères. Mais nous ne voulons pas nous arrêter là. Pour nous placer dans chaque question au point de vue convenable, pour savoir quel côté il importe le plus de fortifier, pour deviner toutes les embûches et déjouer tous les stratagèmes, pour bien disposer toutes nos lignes de défense, il nous faut connaître tous les accidens du terrain où nous aurons à descendre, voir de quel côté vient l'ennemi, observer tous ses mouvemens et la direction de ses batteries;—en un mot, péné-

trer tout son plan d'attaque, et dans son ensemble, et dans ses détails.— C'est ce que nous tenterons dans les articles suivans ; et si nous ne pouvons souder tous les détours du labyrinthe obscur où se retirent nos adversaires, nous tâcherons du moins d'en éclairer les abords et d'en saisir le fil.

L'abbé H. de VALROGER.

Annales de la philosophie chrétienne.



BIBLIOGRAPHIE.

DIVINITÉ DU CATHOLICISME DÉMONTRÉE A UN DOCTEUR D'OXFORD,
d'après la Bible et les Pères des premiers siècles,
par M. l'abbé Robert, chanoine honoraire de Tours. (1)

Voici quelle a été l'occasion de ce livre :

M. l'abbé Robert se trouvait à Oxford en 1840. Il y sympathisa spécialement avec un jeune docteur en qui il avait remarqué d'heureuses dispositions pour la vertu, un profond recueillement dans le temple pendant les offices, un grand désir de connaître à fond les doctrines catholiques. « Jamais, lui dit-il un jour, vous ne saurez d'une manière certaine ce qu'il faut croire sur le dogme et la morale, tant que vous repousserez la sainte autorité de l'Eglise catholique. — Prouvez-moi, répondit le docteur, la vérité de vos doctrines, à l'aide de la Bible et des Pères des quatre premiers siècles, et aussitôt je renonce à mon Eglise anglicane. »

« Etrange proposition avancée par un anglo-protestant, et admise par un certain nombre de ses jeunes collègues ! fait remarquer M. l'abbé Robert. La Bible, qui suffisait autrefois, puisque les Articles de l'Eglise anglicane soutiennent qu'elle renferme toute la parole de Dieu, ne suffit plus aujourd'hui : il faut y ajouter l'autorité des quatre premiers siècles... Pourquoi donc s'arrêter au cinquième (2) ? Oh ! disent les docteurs dont je parle, c'est qu'à partir de cette époque il est évident que tous les écrivains ecclésiastiques ont changé la vraie foi, de concert avec l'Eglise romaine, pour retomber dans les erreurs et les superstitions du paganisme.... Je prends acte de l'aveu des docteurs ; et, puisqu'ils me dispensent d'invoquer en faveur de notre doctrine catholique les Pères qui ont écrit depuis le commencement du Ve. siècle jusqu'à nos jours, parce que ceux-ci, avouent-ils, sont tous papistes, je m'attache donc, après avoir invoqué la sainte Ecriture, à citer les saints docteurs qui ont brillé dans les quatre premiers siècles, afin de montrer à ceux qui ne

(1) Un vol. in-8o, prix : 5 fr., et 6 fr. 25 c. franc de port. A Paris, chez Hivert, quai des Augustins, 55.

(2) Ce qui a porté les écrivains anglicans à reconnaître l'autorité des Pères des quatre premiers siècles seulement, a été leur double embarras de repousser et les attaques des catholiques, et celles de toutes les sectes sorties du sein de leur Eglise rebelle.

Contre les catholiques, ils n'admettent que les Pères des quatre premiers siècles, parce qu'ils prétendent que les Pères, à dater du cinquième, ont corrompu la doctrine de l'Eglise...

Contre les sectes qui inondent l'Angleterre, ils supposent je ne sais quelle tradition, dont le fil se brise à la fin du quatrième siècle : supposition anti-protestante, qui, après tout, ne saurait élucider aucune question controversée, puisque chacun, disent-ils, conserve son droit inaliénable d'interpréter, selon sa raison individuelle, et la Bible et les Pères eux-mêmes.

veulent pas s'aveugler eux-mêmes, que l'Eglise romaine d'aujourd'hui et l'Eglise primitive ne sont qu'une seule et même Eglise, fondée par le Christ et établie par les apôtres dans tout l'univers, avec le privilège de conserver le précieux dépôt de la foi, et de recueillir dans son sein, pour les conduire au bonheur parfait, tous ceux qui ont faim et soif de la vérité et de la vertu."

Toutefois, M. Pabbé Robert ne parle de la Bible et des saints Pères, qu'après avoir traité la grande question de la souveraine autorité de l'Eglise catholique : et il en donne ainsi la raison :

" Pour nous, sans doute, nous invoquons en faveur de nos doctrines et la Bible et les Pères de tous les âges ; mais, *auparavant*, nous admettons l'autorité infaillible de l'Eglise catholique, dont le chef suprême est le Souverain Pontife, successeur de Pierre, prince des apôtres. Nous commençons donc par recueillir la vérité de la bouche sacrée des pasteurs légitimes, qui, à leur tour, l'ont reçue les uns des autres, d'âge en âge, en remontant jusqu'aux apôtres envoyés par le Christ à la conversion du monde : et puis, quand l'Eglise nous a fait part du dépôt de la foi, qu'elle doit transmettre aux générations futures, avec défense pour tous de rien penser, dire ou faire contre son divin enseignement, elle nous dit encore : Si vous voulez faire des progrès dans la science de la religion, mieux vous pénétrer des vérités que je vous enseigne, lisez les saintes Ecritures et les saints Pères ; là, vous trouverez le développement de la doctrine que je vous annonce de vive voix, de la part du Sauveur lui-même."

Le protestantisme exalte jusqu'aux nues l'autorité de la Bible. parce que l'Eglise catholique lui est à charge : et, comme il proclame la souveraineté de la raison individuelle, il faut qu'il tolère toutes les sectes, quelle que soit l'absurdité de leur croyance, même celle des Swenfeldiens qui, en Silésie, soutient, la Bible à la main, que la Bible elle-même n'est point nécessaire au salut. Le protestantisme, par l'organe de plusieurs docteurs de l'Université d'Oxford, recommande la lecture des premiers Pères de l'Eglise : mais, puisqu'il autorise chaque individu à interpréter et la Bible et les Pères, comme il le jugera convenable, ne s'ensuit-il pas évidemment que c'est rendre la question de jour en jour plus insoluble ? Où est l'espoir qu'un individu, abandonné à lui-même, trouve une issue favorable, lorsque vous le jetez dans le labyrinthe d'opinions si diverses qui circulent dans le monde protestant ? Vous lui présentez la Bible : mais la Bible n'a-t-elle pas déjà produit à Londres 60 sectes bien comptées, qui s'anathématisent mutuellement les unes les autres ? Vous lui parlez d'ouvrir les Pères des quatre premiers siècles : mais aura-t-il même le temps de les lire tous avec soin pendant sa vie ? Pourra-t-il surtout s'assurer que ces Pères sont vraiment en harmonie avec les divers textes dont se compose la Bible ? Et puis à quoi bon cette lecture si laborieuse, puisque vous ne cessez de dire que la Bible contient toutes les choses nécessaires au salut, qu'elle seule même renferme toute la parole de Dieu ? M. l'abbé Robert a bien raison de conclure :

“ Difficultés incessantes, palpables contradictions, absurdité, encore absurdité, toujours absurdité ! Voilà ce que je trouve *de plus clair* dans les principes protestans, tels que les proclame l’Eglise anglicane. ”

M. l’abbé Robert a développé son sujet dans vingt lettres adressées au jeune docteur d’Oxford, dont elles ont dû préparer la conversion, car elles sont fortes de raisonnement. Nous en conseillons la lecture, spécialement aux catholiques des villes de France où il se trouve des Anglais protestans. Si ces frères égarés venaient à attaquer la religion catholique, il suffirait de citer les textes de la sainte Ecriture aux protestans purs qui n’admettent que l’autorité de la Bible, et de citer en outre les témoignages des premiers Pères à ceux qui, indépendamment de la Bible, admettent nous ne savons quelle étrange tradition qui s’est brisée (osent-ils avancer) à la fin du 1^{Ve} siècle.

Les catholiques, malheureusement persuadés qu’il n’y a entre notre religion et le protestantisme qu’une différence *légère*, comme on l’entend dire trop souvent, liront aussi ce livre avec fruit, et, après l’avoir médité, ils conviendront qu’il y a eu, au contraire, entre le protestantisme et entre notre foi autant d’opposition qu’il en existe entre la mort et la vie, entre les ténèbres et la lumière.

Ami de la Religion.



Nous voyons sur la *Gazette Officielle* de Kingston que des proclamations du gouverneur en date du 16 août érigent civilement les paroisses de St. Roch de l’Achigan, St. Constant, St. Martin, la Présentation de l’Isle du Pads, St. Isidore et St. Georges. Toutes ces paroisses sont du diocèse de Montréal.

COLLÈGE DE STE. ANNE.—Cette institution qui doit tant à feu Messire Pinchaud et dont les fruits font honneur à la mémoire du fondateur, vient, elle aussi, de faire preuve de l’excellence de son instruction dans l’examen des Elèves qui y a eu lieu au commencement du mois. Le Bas-Canada ne compte pas moins d’une dizaine d’institutions de ce genre qui toutes contribuent pour leur bonne part à répandre les lumières et les bienfaits de l’éducation parmi nous. Le ciel bénisse cette sainte émulation qui sera si puissante sur l’avenir du pays qu’on aurait tort de croire abandonné.

Aurore.

Québec, 25 Août.—Mgr. l’évêque de Québec est parti hier, dans le bateau à vapeur *Lady Colborne*, pour Nicolet, d’où il doit aller visiter les catholiques de cette partie des townships de l’Est qui appartiennent à son diocèse, MM. Ferland et Harper, prêtres du Séminaire de Nicolet, doivent l’accompagner dans sa visite.

G. de Québec.

—Nous sommes invités à annoncer que, dimanche prochain, à la suite de l’office des vêpres, Mgr. l’évêque de Sybme fera la bénédiction solennelle de la pierre angulaire du couvent qui se bâtit dans la paroisse de Saint-Roch sur l’emplacement de l’église. Le public s’empressera, nous n’en doutons pas, d’encourager par sa présence les commencemens d’un établissement qui doit être d’un si grand intérêt pour l’avancement de l’éducation.

Idem.

ROME.—Le *Diario di Roma*, 12 juillet, annonce que le Saint-Père vient de nommer membre de la congrégation de l'Index Mgr. Florino de Curtins, camérier d'honneur et chapelain de la garde suisse pontificale.

—Dans une réunion de l'Académie pontificale d'Archéologie, tenue le 12 du mois de mai dernier, à Rome, sous la présidence du prince Pierre Odescalchi, Mgr. Louis Morichini, associé d'honneur de l'Académie et clerc de la Chambre, a présenté des considérations sur les institutions de bienfaisance chez les anciens, et démontré combien la compassion naturelle fut stérile chez les peuples païens, lesquels n'eurent vraiment pas de maisons de charité dans le sens chrétien, mais seulement quelques institutions engendrées soit par l'intérêt, soit par la politique, en faveur des classes infimes et malheureuses de la société. Ce n'est pas à dire qu'on ne rencontre pas çà et là, dans les histoires grecque et romaine, des exemples de générosité principalement dans l'exercice de l'hospitalité qui fut une vertu très chère aux anciens. Le seul peuple qui, avant Jésus-Christ, eût des lois et des réglemens constans en faveur des pauvres, fut le peuple juif, dont l'académicien a passé en revue les principales institutions. Après la venue du Sauveur du monde et l'établissement du grand commandement de la charité, qu'il appela un commandement nouveau, voici que l'on voit changer la condition des pauvres et surgir en leur faveur des institutions de toute espèce. En rappelant les institutions de charité des premiers siècles de l'Eglise, l'auteur a été amené à parler de Rome, centre de cette religion qui inspirait cette sublime vertu. Il a exposé le plan et la division de tout son travail, qui tend à faire connaître tout le bien qui s'est opéré et qui s'opère parmi nous en fait d'institutions de tout genre, destinées à procurer le bien-être naturel et moral du peuple et son éducation préventive et corrective.

Le cardinal Grimaldi, associé d'honneur assistait à cette réunion. *Diario di R.*

FRANCE.—On lit dans le *Semaphore* de Marseille, du 14 :

« M. de Bonald, archevêque de Lyon, est arrivé lundi par le bateau à vapeur-poste le *Minos*, venant de Rome, où il était allé recevoir le chapeau de cardinal. Le même paquebot avait à bord M. de Forbin-Janson, évêque de Nancy, arrivant également de Rome. » *Univers.*

—Le gouvernement français vient d'acheter pour la somme de 110,000 fr. la maison où a été transporté et où est mort le duc d'Orléans, on doit construire à la place de cette maison une chapelle dans laquelle une messe sera célébrée tous les jours à perpétuité pour le repos de l'âme du fils de Louis-Philippe. Un prêtre payé par le gouvernement sera attaché à cette chapelle et chargé d'acquiescer cette fondation. *Univers.*

ANGLETERRE.—On lit dans les journaux anglais :

« La reine, le prince Albert et la famille royale ont pris immédiatement le deuil de S. A. R. le duc d'Orléans. La cour le prendra la semaine prochaine. »

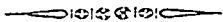
L'expression de la tristesse publique en Angleterre est aussi sincère qu'unanime. La chambre des lords a tenu vendredi une courte séance. Lord Brougham s'est fait l'organe des sentimens d'affliction causés par ce triste événement, et le duc de Wellington a porté témoignage des regrets de toute la nation.

La presse entière manifeste la plus honorable douleur. L'intérêt profond et extraordinaire qui, au milieu des regrets causés par la mort de M. le duc

d'Orléans, se reporte universellement sur la personne du roi, son père, montre assez combien la conversation de cette vie précieuse importe à la tranquillité du monde.

—Le procès de Bean, accusé d'attentat contre la personne de S. M. la reine Victoria, sera jugé le 25 août prochain. Les assises seront présidées par M. le juge Williams.

IRLANDE.—Du 6 juin au 11 juillet, les recettes de l'œuvre de la Propagation de la Foi, en Irlande, se sont élevées à 16,325 fr.



Nous empruntons au *Journal de Chimie* l'extrait suivant, qui ne peut manquer de frapper la curiosité de nos lecteurs.

MÉMOIRE SUR LA PROPRIÉTÉ DES HUILES DE CALMER LES FLOTS, ET DE RENDRE LA SURFACE DE L'EAU PARFAITEMENT TRANSPARENTE,
PAR M. A. VAN BEEK, DE L'INSTITUT DES PAYS-BAS.

Dans le monde physique, comme dans le monde moral, souvent des résultats importants sont produits par les causes en apparence les plus insignifiantes ; aussi faut-il s'étonner que l'homme, que de si nombreux exemples auraient dû convaincre de cette vérité, soit encore si léger dans ses jugemens, et refuse d'admettre tout rapport entre la cause et l'effet, lorsque son esprit borné ne voit pas de proportion entre l'une et l'autre.

A qui inspirerait-il quelque confiance, celui qui, au milieu d'une violente tempête, proposerait de répandre un peu d'huile dans la mer pour apaiser les vagues irritées ? Un moyen si simple paraîtrait entièrement hors de proportion avec le but, et cependant il est vrai, littéralement vrai, dit l'auteur, que l'huile, dans certaines circonstances, a le pouvoir d'apaiser la mer agitée et de calmer les vagues.

Les anciens eux-mêmes avaient été frappés de ce phénomène remarquable ; on en trouve des preuves évidentes, soit dans les œuvres de Plutarque, soit dans l'histoire naturelle de Pline. La connaissance s'en est conservée pendant cette époque, la superstition l'avait attribué à des causes surnaturelles. Aujourd'hui, les Chinois versent encore de l'huile sur les vagues, en sacrifice aux esprits tutélaires de leurs rivages, afin de s'assurer une heureuse traversée, et les navigateurs ottomans ont aussi la coutume de verser de l'huile dans les flots, surtout lorsqu'ils passent le détroit de Gibraltar.

Cette propriété de l'huile avait cessé toutefois depuis longtemps d'occuper l'attention des physiiciens, lorsque Franklin la fit de nouveau ressortir par ses propres observations. Ce fut en 1757, pendant un voyage qu'il entreprit par mer, du côté de Louisbourg, qu'il eut occasion de la constater pour la première fois. Depuis cette époque, il s'efforça de recueillir tous les documens qui pouvaient l'éclaircir sur un fait aussi important, et il ne tarda pas à découvrir que l'usage de verser de l'huile dans la mer était répandu depuis un temps immémorial parmi les navigateurs, et surtout parmi les pêcheurs de différentes nations. Il entreprit lui-même un grand nombre d'expériences sur ce sujet, et il trouvait tant de plaisir à s'en occuper, que très-souvent il mettait dans la pomme de sa canne, qu'il avait fait disposer à cet effet, une certaine quantité d'huile pour s'en servir à l'occasion dans ses promenades.

Quelques années plus tard, cette question fut traitée par l'abbé Mann, dans un mémoire qui fut inséré, en 1780, dans les Actes de l'Académie des sci-

ences et belles-lettres de Bruxelles. Les nombreuses expériences qu'il fit avec diverses espèces d'huile, et dans des circonstances variées, tant dans la rivière Iperlée que sur les côtes de Flandres, en pleine mer et dans le port de Newport, sont si concluantes, et leurs résultats s'accordent si bien avec ceux de Franklin, qu'on ne saurait, dit M. Van Beek, conserver le moindre doute sur l'exactitude du fait qui nous occupe.

L'abbé Mann établit, comme Franklin, que l'huile, pour produire un effet, doit être versée suivant le cours du vent et de la marée, et qu'une très-faible quantité suffit pour apaiser les flots sur une grande étendue. Pendant une expérience qu'il fit à Londres, Franklin observa, en effet, que l'eau d'un étang d'un demi-acre, ou 202,371 mètres carrés d'étendue, devint une glace dès qu'on y eut versé une seule caillerée d'huile, qui se répandit avec une vitesse incroyable sur toute sa surface.

Mann reconnut, par des expériences comparatives, que les huiles d'olives, de colza et les autres huiles végétales opéraient mieux et plus promptement que les huiles animales, qui sont plus vigoureuses.

En traitant des applications utiles que l'on peut faire de ce phénomène remarquable, le même auteur assure qu'en versant une grande quantité d'huile au milieu des vagues, et en suivant ses traces dans la direction du vent, on peut espérer sauver un vaisseau, en mer libre, des dangers d'une violente tempête.

Il ajoute que l'huile doit aussi calmer la houle et les brisans de mer, qui rendent souvent les côtes inabordable, ou qui font courir les plus grands dangers aux barques et aux chaloupes à l'entrée de la plupart des ports de mer et des embouchures des fleuves. Des expériences faites en Russie, dans la mer Onega, par le savant Osorekowsky, et, en 1837, sur les eaux du lac Harlem, ont pleinement confirmé les vues de l'abbé Mann, et démontré les avantages réels que l'on peut attendre de ces mesures.

Puisieurs auteurs ont prétendu, il est vrai, que l'emploi de l'huile augmentait le danger des bâtimens placés aux confins de la couche qu'elle formait à la surface de l'eau, et il paraît certain que cette croyance a souvent empêché les navigateurs de recourir à cette précieuse ressource. M. Van Beek regarde cette opinion comme invraisemblable, mais il pense néanmoins qu'elle mérite d'être vérifiée.

Il rapporte ensuite, avec détail, un grand nombre de faits empruntés à des ouvrages recommandables ou à des relations et correspondances authentiques, et qui démontrent de la manière la plus évidente, que l'huile a préservé d'un naufrage inévitable un très-grand nombre de navigateurs, soit en calmant les flots autour des navires, soit en permettant aux chaloupes de transporter les passagers sur le rivage qui, sans le secours de l'huile, aurait été inaccessible, ou d'approcher des bâtimens naufragés sans courir le risque d'être englouties. Nous regrettons de ne pouvoir reproduire ici cette partie intéressante du mémoire que nous analysons, mais nous devons nous restreindre beaucoup, en traitant un sujet qui ne rentre pas nécessairement dans le domaine de notre journal. Signalons toutefois quelques-uns des témoignages d'un autre ordre, que M. Van Beek invoque à l'appui de la thèse qu'il s'efforce de soutenir.

Les Groenlandais, dit-il, ont de tout temps très-bien connu l'influence de

l'huile sur les flots, et ils redoutent peu les brisans parce qu'ils ont toujours à bord une grande quantité d'huile.

Francklin assure, d'autre part, que les habitans de l'Archipel indien, ont depuis longtemps, l'habitude de jeter l'huile des vieilles noix de cocos à la mer, afin de garantir les navires contre les battures, et Prigle raconte que les pêcheurs des côtes de l'Ecosse distinguent les bancs de harangs dans la mer, au calme et à la surface aplanie de l'eau, il attribue ce phénomène à la substance huileuse que rejettent ces poissons.

D'après Pennant, les pêcheurs écossais, qui font la chasse aux veaux marins, devinent à l'aspect de la mer l'endroit où ces animaux se trouvent occupés à dévorer quelques poissons huileux. Ajoutons qu'en 1833, lorsque de violentes tempêtes eurent brisé en plusieurs endroits les digues marines de la Hollande, M. Van Griethuisen d'Utrecht proposa de verser de l'huile à quelques distances des digues, dans la mer, afin de prévenir de pareils désastres; il écrivit même à ce sujet une brochure qui reçut l'approbation du célèbre professeur Moll d'Utrecht.

Ainsi l'opinion de physiciens distingués, s'accorde avec l'expérience des gens de mer et des navigateurs pour établir ce fait important, que l'huile aplatit la surface de la mer, et peut, dans certaines circonstances, apaiser ses vagues soulevées par le vent; j'ose croire, dit M. Van Beek, que les plus incrédules ne résisteront pas à cet ensemble imposant de témoignages.

Il me reste encore, ajoute-t-il, à parler d'une autre propriété de l'huile, qui, le plus souvent, s'observe en même temps que la première. Lorsqu'on verse de l'huile sur l'eau, elle la rend en quelques points parfaitement transparente; elle enlève en effet à sa surface toute faculté de mirage, ou de réfléchir les rayons lumineux, de sorte que les objets placés sous l'eau peuvent être vus très-distinctement, aussi bien par l'observateur placé au dessus de sa surface, que par le plongeur qui se trouve au-dessous.

Ce phénomène était déjà connu d'Aristote, de Plutarque, de Pline, et les pêcheurs de différentes contrées en tirent parti dans l'exercice de leur profession. Ceux de Gibraltar entre autres versent une petite quantité d'huile sur l'eau, et réussissent ainsi à attraper les grandes huîtres qui se trouvent au bord de la mer. Francklin raconte que les plongeurs des côtes de la Méditerranée ont l'habitude de prendre dans la bouche une certaine quantité d'huile, qu'ils rejettent de temps en temps, afin de pouvoir mieux distinguer les objets sous l'eau.

La propriété de l'huile de rendre l'eau transparente, résulte tout simplement de la dispersion immédiate de ce liquide en couche mince sur une grande étendue d'eau, cette dispersion de l'huile se fait avec plus de rapidité encore, lorsque l'eau tient en dissolution de la potasse ou de la chaux; à mesure que la couche d'huile en s'étendant diminue d'épaisseur, on voit se développer successivement, par réflexion, différens ordres de couleurs, jusqu'à ce qu'enfin, devenue extrêmement mince, elle laisse passer en quelques endroits tous les rayons de la lumière incidente, sans en réfléchir aucun; c'est alors que se présente cette transparence parfaite dont les pêcheurs profitent, comme nous l'avons vu, pour épier leur proie.

L'explication physique de cette propriété que possède l'huile de rendre l'eau transparente, paraît assez précise à M. Van Beek, pour ne rien laisser à

désirer ; il ne lui semble pas aussi facile de rendre raison du phénomène qui fait le principal objet de son mémoire. Après avoir passé en revue les diverses opinions qui ont été émises à ce sujet par les physiciens modernes, il regarde comme la plus satisfaisante celle d'Aristote, qui attribuait le phénomène à ce que le vent glissant sur la surface de l'eau huileuse n'avait aucune prise sur l'eau elle-même pour créer des vagues.

En effet, dit M. Van Beek, la clef du mystère paraît devoir être cherchée dans cette simple circonstance ; Franckin et le physicien Weber partagent d'ailleurs cette manière de voir. Lorsque, au moment où le vent souffle avec force, un courant d'air passe sur la surface de l'eau, l'air s'attachant à ses particules, la fait rider en forme de petites vagues qui, par un vent continu, s'accroissent et constituent bientôt de grosses vagues. Au contraire, si la surface de l'eau est couverte d'une couche d'huile, la force du vent n'est plus employée à former de petites vagues ; elle se borne à pousser devant elle et à étendre la couche d'huile sur la surface de l'eau. Mais ce n'est pas à empêcher la formation des vagues que se borne le pouvoir de l'huile, les renseignements les plus dignes de foi établissent, comme nous l'avons vu, qu'elle dompte la fureur des plus hautes vagues, qui s'affoiblissent sous son influence, comme si elles étaient dressées sous un poids considérable. L'explication de ce phénomène paraît très-difficile à l'auteur ; toutefois il considère que si l'huile calme spontanément les brisans et les battures des vagues, l'élevation de la mer et le roulement des vagues ne diminuent que peu à peu et persistent toujours pendant un certain temps, comme l'attestent les relations des marins. S'appuyant sur cette remarque, il cherche à rendre compte de la dépression des vagues, en faisant observer que la direction du vent étant oblique, il doit agir avec plus de force sur le sommet des vagues que sur les cavités qui les séparent, puisque celles-ci se trouvent abritées par les saillies qui les environnent. Or, l'action de l'huile s'opposant à la formation de nouvelles vagues ou à l'accroissement de celles qui existent déjà, il est évident que la hauteur de celles-ci doit diminuer progressivement.

M. Van Beek termine son mémoire, en faisant des vœux pour que la question qu'il a traitée et qui est digne de l'attention des physiciens et d'un si grave intérêt pour toutes nations maritimes, soit soumise à un nouvel examen.

F. B.

AVIS A MM. DU CLERGE'.

LE SOUSSIGNÉ a l'honneur d'informer les MESSIEURS DU CLERGE' qu'il reçoit à l'instant les EFFETS D'ÉGLISES qu'il attendait depuis le printemps, qui consistent en un bel assortiment de Chandeliers et Croix pour autels, Calices, Ciboires, Ostensoirs, Burettes, Porte-Dieu, Ampoules, Bénitiers, Cartons d'autels, Encensoirs et autres articles de ce genre ; et aussi un bel assortiment de Draps d'or et d'argent, Gallons d'or et d'argent, et de diverses dimensions.

JOSEPH ROY.

Montréal, 11 août 1842.

PROPRIÉTÉ DE J. C. PRINCE, P^{TRE}. DE L'ÉVÊCHÉ. } MONTRÉAL :
 IMPRIMÉ PAR J. A. PLINGUET, IMPRIMEUR. } RUE ST. DENIS.